

Le Chat Murr

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LETTRES ALLEMANDES

n° 33 – novembre 2018 ISSN 2431-1979

Rédaction : Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>

Herzliche Grüße aus Frankreich

Lettres de guerre 1939-1945 de Heinrich Böll



Heinrich Böll soldat en 1941

Heinrich Böll, comme pour beaucoup de jeunes germanistes de ma génération, a été avec Erich Kästner, Hermann Hesse et Erich Maria Remarque l'un des premiers auteurs modernes de langue allemande que j'ai lus en...allemand. J'ai « avalé » ainsi gloutonnement nombre de ses *Erzählungen* que je me procurais à la bibliothèque du Goethe-Institut de Paris. L'une d'entre elles, *Der unbekannte Soldat (Le soldat inconnu)*, écrite en 1948, m'est revenue à l'esprit en abordant la lecture des *Lettres de guerre* que Jeanne Guérout nous donne à lire.¹ La nouvelle d'Heinrich Böll s'achève sur ces mots : « Il ne savait pas qui criait, il voulait seulement dormir, puis il ferma les yeux et cria, cria encore, sans savoir qu'il criait, jusqu'à ce que Dieu eût exaucé son vœu...² »

LIRE LA SUITE PAGE 2

Christine Wunnicke et la fille du flibustier



Marina Tsvetaeva et la littérature allemande



Herzliche Grüße aus Frankreich

Lettres de guerre 1939-1945 de Heinrich Böll



Heinrich et Annemarie Böll en 1942

La guerre, il en parle évidemment dans sa correspondance, et s'il ne l'aime pas, il n'en écrit pas moins en 1943 dans une lettre à sa femme Annemarie dont le frère était mort sur le front russe en 1941 qu'« il n'y a, après le

martyre, pas de mort plus noble et plus haute que celle du soldat tombant devant l'ennemi³ ». C'est plutôt une « drôle de guerre » que le soldat Heinrich Böll a vécu pendant ses années de mobilisation de 1939 à 1945. On peut dire comme Johann Chapoutot qu'elle a été « un long voyage au bout de l'ennui⁴ », mais ce temps perdu a aussi été « le lieu de naissance d'un écrivain⁵ » comme maintes pages de sa correspondance en témoignent. Ne confie-t-il pas lui-même dans l'une de ses lettres qu'il ressent « une envie folle d'écrire un grand et gros livre, une épopée forte et colorée de la vie humaine dans toute son énormité⁶ » ?

On trouve Heinrich Böll au cours des années 1939-1945 plusieurs fois en France, dans la Somme et le Pas-de-Calais, et en Normandie, notamment à Pont-de-l'Arche et au Tréport. Qu'il soit passé par Louviers, ville de mon enfance, me touche car il n'a sans doute pas manqué d'entrer dans la librairie de mes grands-parents maternels à la recherche de quelque bon ouvrage. Je n'en ai pas la certitude, mais en septembre 1940, hospitalisé à Amiens, le futur prix Nobel de littérature cherchait une bonne librairie, espérant « dénicher, dans les décombres de la France, au moins quelques livres de Léon Bloy et de G. Bernanos⁷ ». Et chercher des livres, c'était pour lui « la seule chose qui vaille la peine⁸ » ! Léon Bloy, un nom qui ne laissait pas indifférent ce catholique. Il en parle dans une lettre comme d'un sauveur : « Cet homme que je préfère parmi tous ceux qui ont écrit des livres en Europe.⁹ » Quels écrivains français – je m'en tiens aux présentes lettres – en dehors de l'auteur du *Désespéré* avait-il lu à cette époque ? Gustave Flaubert, sans aucun doute. Les rues vides du Mans en 1942 lui font penser à Madame Bovary : « c'est l'atmosphère dans laquelle elle est née », et il ajoute : « je crois qu'elle est un destin français plus typique que nous ne le pensons¹⁰ ». Et Paul Verlaine, bien entendu ! De Paris qu'il découvre en 1942 il écrit que les boulevards « sont comme les poèmes de Verlaine¹¹ ».

Si le lecteur Heinrich Böll n'oublie pas qu'il est un soldat, formé à l'usage du lance-flammes, il n'en exprime pas moins son rejet de la guerre. Affecté au cap Gris-Nez, il écrit le 14 juillet 1942 qu'« on ne sent rien ici de la France et de son âme ; c'est vraiment la guerre à l'état pur, tout est absolu et dur, sans la moindre concession¹² ».

📖 1. Heinrich Böll, *Lettres de guerre 1939-1945*, préface de Johann Chapoutot, traduction de Jeanne Guérout, L'Iconoclaste, 2018. 2. Heinrich Böll, *Erzählungen*, Kiepenheuer & Witsch, 2010, p. 169-177. Traduction Dominique Hoizey. 3. Heinrich Böll, *Lettres de guerre*, p. 186. 4. *Ibid.*, p. 5. 5. *Ibid.*, p. 15. 6. *Ibid.*, p. 70. 7. *Ibid.*, p. 54. 8. *Ibid.*, p. 54. 9. *Ibid.*, p. 62. 10. *Ibid.*, p. 83. 11. *Ibid.*, p. 90. 12. *Ibid.*, p. 128.

La cathédrale bombardée

Nous évoquions dernièrement (*Le Chat Murr* n° 32) le sort de la cathédrale de Reims bombardée par les Allemands en septembre 1914 à travers la correspondance échangée à l'époque entre Stefan Zweig et Romain Rolland. La lecture du livre de Thomas W. Gaehtgens, historien de l'art, *La Cathédrale incendiée*, traduit de l'allemand par Danièle Cohn, Bibliothèque illustrée des histoires / Gallimard (2018), s'impose à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des relations franco-allemandes.



Reims, septembre 1914

Spiritisme, piraterie et rayons cathodiques

Un roman de Christine Wunnicke

Si vous aimez les esprits, les femmes pirates ou l'histoire des sciences, vous aimerez le roman de Christine Wunnicke, *Katie*, qui s'inspire des travaux du chimiste et physicien britannique William Crookes (1832-1919). Découvreur du thallium en 1861, il n'a pas seulement donné son nom aux tubes de...Crookes. Il s'est aussi intéressé au spiritisme et en particulier à la « médiumnité » de sa compatriote Florence Cook (1856-1904) qui faisait apparaître Katie King, la fille du flibustier des Caraïbes, Henry Morgan (1635-1688), dont les aventures – il finit gouverneur de la Jamaïque – ont été portées à l'écran en 1960 (*Capitaine Morgan*). Le portrait que Christine Wunnicke brosse de Katie, femme pirate, ne manque pas de sel. Elle n'avait manifestement rien à envier à ses consœurs en piraterie, Anne Bonny et Mary Read, comme elles elle était un brin transgenre et passionnément cruelle, mais laissons la romancière nous la présenter dans la traduction limpide de Stéphanie Lux :

Henry Morgan s'était retranché sur l'Île-à-Vaches avec ses hommes. [...] On se reposa à l'ombre des palmiers. Katie retroussa sa robe extravagante et redevint un garçon. Son père lui apprit à manier le sabre, le pistolet et le mousqueton. Katie apprit à lancer des projectiles incendiaires, à faire de la voile et du canoë [...]. Puis Katie redevint une fille, et apprit comment on fait perdre la tête aux pirates. À tel point que les hommes de Morgan, débouffant leurs pipes dans le baril de poudre, firent exploser leur propre vaisseau amiral. On passa des jours entiers à repêcher des cadavres entre les hautes falaises de l'Île-à-Vaches. Ce qui fit beaucoup rire Katie, en proie à une féminine exubérance.

Ce livre m'a beaucoup amusé, mais je regrette qu'on ait tant attendu pour faire connaître Christine Wunnicke en France – je pense à sa biographie du castrat Filippo Balatri (1682-1756), *Die Nachtigall des Zaren (Le Rossignol du tsar)* – car notre Munichoise, née en 1966, a beaucoup de talent, et il se dégage de son œuvre un charme... discret. 📖 Christine Wunnicke, *Katie*, roman traduit de l'allemand par Stéphanie Lux, Jacqueline Chambon, 2018.



De gauche à droite : William Crookes tenant en main un de ses tubes (*Vanity Fair*, 21 mai 1903)
Katie King et William Crookes (*Quarterly Journal of Science*, 1874) - Florence Cook

Marina Tsvetaeva, Rainer Maria Rilke et la littérature allemande

La récente publication des *Grands poèmes* de Marina Tsvetaeva dans l'édition bilingue de la regrettée Véronique Lossky (1931-2018), à la mémoire de laquelle je dédie mon modeste propos, et celle de la correspondance de la grande poétesse russe avec le non moins grand poète allemand Rainer Maria Rilke m'ont invité à jeter un coup d'œil sur la place que la littérature allemande occupe dans l'œuvre de Marina Tsvetaeva. Je redis ici ma profonde admiration pour Marina Tsvetaeva et Rainer Maria Rilke. Je renvoie le lecteur aux articles que j'ai publiés dans *Le Chat Murr* en rappelant qu'en hommage à E. T. A. Hoffmann et à sa créature Marina Tsvetaeva surnomma son fils Gueorgui...Murr (Mour) !

Dominique Hoizey

Il fallait du courage au combattant français de 1914 – c’est un témoignage personnel entendu dans mon adolescence – pour partir combattre, *Faust* en... allemand dans son havresac ; il en fallait aussi à une jeune femme russe, dont le pays était en guerre contre l’Allemagne depuis le 17 août 1914, pour exprimer combien elle restait éprise de la culture germanique. Marina Tsvetaeva avait 22 ans quand, le 1^{er} décembre 1914, elle écrit : « Tu es livrée à la curée du monde, / Tes ennemis sont sans nombre. / Comment t’abandonnerai-je ? » Elle se réfère dans ce poème de jeunesse – nous sommes loin des œuvres de la maturité – à Kant, à Goethe et, sans le nommer, à Heine : « Il n’existe pas de pays plus magique / Et plus sage que toi, oh Germanie, / Où sur le Rhin la belle, dans l’éternité / Lorelei coiffe ses boucles dorées.¹ » *Die schönste Jungfrau sitzt / Dort oben wunderbar...* Inoubliables vers d’un poète que Marina Tsvetaeva aimait entre tous.

Marina Tsvetaeva maîtrisait parfaitement l’allemand. « Oui, l’allemand m’est plus proche que le russe² », confie-t-elle dans sa *Lettre de nouvel an*, ce grand poème composé en 1927. Elle le devait en grande partie à sa mère qui, en 1904, la confia à un internat de Fribourg : « J’écris des vers allemands. Mon livre préféré de cette époque-là est *Lichtenstein* de Wilhelm Hauff.³ » Elle aimait aussi entendre des chansons populaires allemandes. Marina Tsvetaeva aura, bien entendu, d’autres lectures allemandes comme celle d’Heinrich Mann qu’en 1910 elle conseille à l’un de ses correspondants : « La lecture de Mann – une navigation sur une mer très éclatante, sous un ciel très bleu, à bord d’une très belle galère avec de très beaux rameurs, et sur la côte, des villes très colorées.⁴ » Dans ses poèmes, elle cite Hölderlin et Goethe dont elle a lu *Wilhelm Meister*, notamment *Les Années d’apprentissage*, ainsi que les *Conversations de Goethe avec Eckermann* qu’elle veut absolument faire lire à Boris Pasternak, « [son] poète – aimé entre tous », comme on peut le lire dans une lettre du 11 mars 1923 : « Ce livre, je vous supplie de l’acheter [...] et de le remettre à Pasternak *avant* son départ.⁵ »

Et il y a Rainer Maria Rilke dont elle évoque le souvenir après sa mort survenue le 30 décembre 1926 dans son poème *Lettre de nouvel an* :

– Au revoir Rainer ! Nous ferons connaissance !
Nous nous reverrons, je ne sais ? Mais nous chanterons !
Ensemble...⁶

De fait, s’ils ne se sont jamais rencontrés, ils se sont écrits. Leur correspondance – je fais mienne l’opinion de Bernard Pautrat – est « un grand moment de poésie, et d’humanité⁷ ».

📖 1. Marina Tsvetaeva, *Poésie lyrique*, édition bilingue, traduit du russe par Véronique Lossky, Édition des Syrtes, 2015, I, p. 152-155. 2. Marina Tsvetaeva, *Grands poèmes*, édition bilingue, traduit du russe et annoté par Véronique Lossky, Éditions des Syrtes, 2018, p. 178-179. 3. Marina Tsvetaeva, *Vivre dans le feu*, traduit du russe par Nadine Dubourvieux, Le Livre de Poche, 2015, p. 79. Une traduction française du roman de Wilhelm Hauff (1802-1827) revue par Nicole Casanova a été rééditée en 2005 par José Corti. 4. *Ibid.*, p. 93-94. 5. *Ibid.*, p. 251. 6. MT, *Grands poèmes*, p. 184-185. 7. M. Tsvétaïeva – R. M. Rilke, *Est-ce que tu m’aimes encore ?*, traduit de l’allemand, préfacé et annoté par Bernard Pautrat, Rivages poche/Petite Bibliothèque, 2018 p. 38. 8. MT, *Vivre dans le feu*, p. 406.

« **La seule personne que le poète puisse servir sur cette terre – c’est un autre poète, plus grand.**⁸ »



De gauche à droite : Wilhelm Hauff – Heinrich Heine – Friedrich Hölderlin – Johann Wolfgang Goethe
Heinrich Mann – Rainer Maria Rilke